

LA

fantoches ou de son inconscient. Ce sera, au jour le jour, de l'écriture automatique. Quel en sera le résultat ? On verra. Cependant il continuera de vivre sa petite vie d'intellectuel laborieux, de « monsieur n'importe qui » en train de divorcer et prêt à accueillir une aventure de substitution. Et il tiendra soigneusement son journal... Un journal où vont se côtoyer, comme dans le *Journal* de Gide ou celui de Renard, des impressions fraîches, des idées littéraires, des souvenirs, des silhouettes de grands et menus confrères et des « échos » de la vie de Paris. En même temps, il sera le journal de la nouvelle qu'il entreprend ; tout comme il y a le « *Journal de Colère* », par Jacques de Lacretelle, et le « *Journal des Faux-Monnayeurs* », par André Gide. Mais ce qu'on n'attendait point, c'est que la « nouvelle » et la vie finissent par se confondre, les héros de l'une et ceux de l'autre par se réduire à un seul couple ; et le pauvre romancier, parti sur un postulat extravagant, meurt en pleine extravagance.

Le point de départ ? Assez horrible. Le hasard, nous dit-on, l'a fourni. C'est possible. Une rencontre, dans le métro, d'un homme qui avait une oreille monstrueuse deux fois grande comme sa sœur normale. On lui attribue le nom de Lionel Sabouraux, hideusement enrichi en de mystérieuses affaires. Le voici dans la petite gare, en face de Marie Bartouille, dite Florence Nartigale, dont il va s'assurer la propriété pour 16.000 francs par mois parce qu'elle a de jolies jambes. Je note, en passant — parce que M. Gautier lui-même passe très légèrement là-dessus, mais veut bien qu'on le sache — qu'il existe, dans *L'Oreille* (1), de puissantes obsessions sexuelles. Oh ! on n'y insiste point, mais le lecteur n'en pense que davantage... L'histoire imaginaire démarre. Que signifiera un jour cette oreille de cauchemar ? M. Gautier doit avoir eu pas mal de cauchemars dans sa vie ; il rêve et câline ses rêves. Il écrit et veut écrire en dormeur éveillé, très éveillé parfois, en pleine hallucination à la page qui suit. Cartésianisme

VIE DES LIVRES

L'OREILLE — AVE MARIA — SMETERLING

et désordre mental, les deux fils se croisent, se séparent. Et déjà vous avez reconnu l'ancêtre, le grand homme du genre, qui n'est autre qu'Edgar Poe. Il y a, certes, de pires modèles. Mais l'influence de Poe sur notre littérature, si elle s'étend et s'approfondit encore, finira par être dangereuse. Nous quitterons nos traditions pour nous livrer à des fièvres étrangères. Il faudra des saisons de Stendhal pour nous remettre daplomb. Que signifiera cette oreille, donc? L'auteur n'est embarrassé que là-dessus. Il finira par s'en tirer, et même brillamment. Vous verrez, je vous adjure de voir, car c'est un attachant spectacle, comment Lionel, à mesure qu'il pervertit Florence, la contamine de son égoïsme, de ses vices, de son cynisme. On constate que cette fameuse oreille reprend une taille supportable, tandis que, parallèlement, une des oreilles de Florence s'épaissit, s'allonge, devient horripilante! C'est une oreille, tout coup vaille, symbolique. La laideur d'âme et une difformité physique, qui est son signe, se soulagent, se guérissent presque par la transmission. Chacun de nous est, pour un autre, le démon de la perversité. Le Diable s'appelle Légion — pourquoi pas Humanité? A certaines heures on tolérerait cette assimilation pessimiste... — et Lionel Sabouraux n'est qu'un diable entre tous les diables.

Cependant, que relate le journal intime de Martin Florent? Il est très amusant, ce journal! On y rencontre Jacques-Emile Blanche, M. de Montherlant, des vues sur la musique — une, très injuste, notamment, page 116, où M. Gautier formule contre un grand musicien français le reproche périmé de haïr la « mélodie »; et ce n'est pas cela qu'on a pu lui reprocher en ces dernières années — des opinions sur Mauriac et Racine, sur *Les Hommes de bonne volonté*, des anecdotes curieuses, des confidences amères... Une imprévoyante prodigalité de thèmes de roman, de sujets de

chronique... O jeunesse! Admirable et folle jeunesse!...

Chemin faisant, le romancier, dont l'état est de dépister le mensonge amoureux, se laisse bernier par une jeune femme qu'il a croisée près du canal Saint-Martin, pour qui il déploie ses ruses et fait, comme un insecte, sa « parade d'amour » et qui n'est qu'une prostituée étonnamment vile, même dans la classe des filles faciles. Le choc qu'il en reçoit lui révèle que cette Thérèse, sans qu'il l'ait cherché, a servi de modèle à son inconscient, plus clairvoyant que lui-même, pour le « dernier état » de Florence la perversité. Les deux figures se confondent au point que, croyant voir entrer Florence revolver au poing quand ce n'est que Thérèse qui vient rendre des lettres d'amour, Martin Florent meurt subitement. « Cela fit sous son crâne comme une explosion de diamants dans la tête d'un bijoutier. » A quoi l'on peut aboutir quand on a voulu singer Poe!...

Que de questions à poser le long de cet étrange livre!... On a affirmé que la pensée de Poe a été hantée par la vue des dents de sa mère morte étincelant entre les lèvres pâles... D'où vient cette « oreille » qui a hanté M. Gautier? De sa seule fantaisie, je l'espère, ou, comme il le dit, de l'infirmité du métré? Croire ou ne pas croire?

En tout cas, voilà le produit d'un laboratoire intellectuel qui ne chôme point. L'auteur n'a pas besoin de développer pour atteindre les deux cents pages. Il éparpille les grains de radium.

Tout au rebours, une autre débutante, Mme Colette Parent, dans *Ave Maria* (2), pousse un peu à l'excès l'art de développer. Mais c'est qu'elle peint toute une époque, et reculée. Sur la vie en Champagne, durant les règnes de Philippe Auguste, Louis VIII,

Louis IX et les premiers mois du règne de Philippe III, elle a réuni, avec une patience de chartiste, tant de précisions, qu'il lui faut un gros roman, pas tout à fait aussi long que *Notre-Dame de Paris*, mais peu s'en faut, pour s'en délivrer. Le vrai pivot du récit, c'est la cathédrale de Reims, qu'une petite paysanne, Huedeline Pescherainne, voit sortir de terre, au premier chapitre, et où, vieille béguine, elle entre dire sa prière sous la lumière resplendissante des vitraux, au dernier. N'imaginez pas cependant une seconde *Cathédrale*. L'entreprise de Huysmans ne se recommence pas, et Chartres a tout pris une bonne fois. L'idée ingénieuse et poétique de Mme Parent a été d'imaginer et de faire vivre les modèles de certaines statues du grand portail. Huedeline, par exemple, est la Vierge de l'Annonciation en même temps que celle qui présente l'Enfant au vieillard Siméon. Sa petite sœur Brémone, fine, mystérieuse et perverse, avait le visage du « Sourire de Reims », cette Joconde de la sculpture. La reine de Saba, Balkis, a été amoureux taillée par l'imagier Gile d'après la belle, et tendre, et libérale de soi-même Jorée, peau de lait, cheveux de cuivre, qu'il aime. Pourtant Huedeline, à force de patience, s'est fait épouser par ce Gile volage que Jorée seule savait toujours reprendre. Elle n'a pas été heureuse, Huedeline, qui avait accepté d'être chassée par son père pour l'amour de Gile. Son plus mauvais instant fut celui où elle a surpris l'infidèle lèvres sur lèvres avec sa sœur Brémone... Vous voyez que ces aventures sont possibles et arbitraires. Elles sont un support à souvenirs historiques, à évocations du vieux Reims, de ses foires, de ses marchands, de ses archevêques, des maîtres d'œuvre de la cathédrale et de la vie rustique, quand il y avait en Champagne déjà du vin, mais point de houille, de camions mécaniques, de bouteilles épaisses. Alors on était Champenois avant d'être royaliste... Il y avait les méchants routiers, les départs pour les croisades et trois sacres dans l'église neuve. Ce fut, surtout, le temps de Saint Louis.

Pour encadrer *Ave Maria*, on peut relire Michelet, *L'Annonce faite à Marie*, de vieux trouvères et, surtout, Thibaut de Champagne, qui eut tendresse de cœur pour la reine Blanche, et le sénéchal de Joinville.

Mme Parent écrit joliment; elle ne cherche pas les « à la manière de... »; mais elle sait beaucoup de vieux mots de métier, d'agriculture, d'architecture... La lecture de son livre instruit agréablement.

La place va m'être bien mesurée pour vous parler de *Smeterling* (3), roman presque aussi étrange que *L'Oreille*, dont l'auteur, M. Ribemont-Dessaignes, fut un de ces surréalistes libérés dont nous parlions l'autre jour. Du surréalisme, du « poésisme » plutôt, de l'« ange du bizarre », il garde bien quelque chose; et je pensais à lui, tout à l'heure, en me demandant si une littérature trop éprise de mystère, d'irréalité, d'influences vaguement démoniaques ne finirait pas par mettre en péril les cerveaux moyens de notre pays... La fièvre aiguë du dadaïsme ne présentait aucun danger. Mais cette fièvre continue d'étrangeté, cette demi-griserie assez délicate que procurent de pareils romans, où cela nous mène-t-il? Heureusement qu'une renaissance du classicisme sert de contre-poison; mais, je le répète, prenons du Stendhal, prenons beaucoup de Stendhal!

Smeterling est le nom d'un de ces êtres qui polarisent les catastrophes. Leur excès de lucidité, leur curiosité égoïste, une espèce d'aura maléfique qui les baigne éclairent les gens sur eux-mêmes. Ils mettent à nu les âmes; et les plaies en sommeil purulent à flots. Dans une maison de repos des Alpes, à peine est-il arrivé que les drames, les faux et les vrais suicides, les cleptomnies, les jalousies des sens et des cœurs se multiplient. Cela dans une atmosphère sournoise, feutrée ou hallucinée... C'est conduit avec beaucoup d'art et, somme toute, assez prenant. Mais, après ces brouillards fauves, ces tensions orangeuses, on a besoin de l'air des cimes et des neiges impolluées.

Robert KEMP.

(1) René Julliard. — (2) Stock. — (3) Corréa.

Le gérant : Raymond FAVREL



IMPRIMERIE DE LA PRESSE
16, rue du Croissant, Paris (2^e)
E. DELION, imprimeur